

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LE

# FEUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, 1 DÉCEMBRE 1865. No. 5

LES  
Compagnons de la Croix-d'Argent.

CHAPITRE IX.  
LE 14 JUILLET 1789:

Dès le matin, la chaleur fut accablante, le ciel était chargé de nuages blancs et gris qui semblaient étouffer l'atmosphère sous leur pesanteur brûlante.

Il ne faisait pas de vent. L'air était lourd, orageux.

Le pavé était ardent. Vers les six heures du matin, la place immense qui s'étendait devant la grande porte de la Bastille était pleine de monde.

D'où venait cette foule ?

Elle débouchait de toutes les rues, des boulevards, du faubourg.

Les boutiques étaient fermées, les cabarets seuls restaient ouverts.

Dans le lointain on entendait le roulement du tambour.

Pourquoi tout ce monde réuni ?

Nul ne le savait.

La Bastille morte se dressait devant cette foule comme le silence devant une question vivante.

La Bastille, c'était le grand objet de haine héréditaire et universelle pour le peuple de Paris.

Tout régime qui a duré longtemps a des fautes, quelquefois des crimes dans son histoire.

L'ancien régime avait ses fautes. Elles se personnifiaient toutes dans la Bastille.

C'était là qu'une erreur avait enfermé l'utude.

Quand la nouvelle de la prise de la Bastille arriva en Russie, l'enthousiasme fut immense.

Les Russes s'embrassaient. "Comment ne pas pleurer de joie ! la Bastille est prise !" disaient-ils.

Le fait est rappelé par un témoin peu suspect, le comte de Ségur, ambassadeur en Russie.

Tous les malheurs que la France avait traversés depuis quinze siècles semblaient planer de leurs souvenirs sur la lugubre forteresse.

Les murs avaient dix pieds d'épaisseur au sommet des tours, trente et quarante à la base.

Derrière ce vêtement de pierre la forteresse pouvait rire longtemps des boulets.

Les tours étaient percées d'étroites fenêtres et de meurtrières : elles étaient grillées, et avec doubles et triples grilles.

C'était particulièrement le peuple du faubourg qui haïssait la Bastille.

Sans cesse, dans ce lieu si fréquenté, il passait et repassait sous son ombre.

Jamais, en passant, il ne manquait de la maudire.

Cette lourde masse de pierre et de bronze écrasait la rue Saint-Antoine.

Un mot spirituel, lancé contre la Bastille, avait, dans le peuple, une vogue universelle.

Quelques années avant 1789, un avocat, Linguet, homme d'esprit, fut mis à la Bastille.

El y écrivit, la colère au cœur, un fac-tum contre ses incarcérateurs.

Un jour il était à table.

Un homme entre, grand, pâle, maigre, fluet. La présence de ce singulier personnage étonna Linguet.

— Que me voulez-vous ? dit-il, avec l'accent d'une mauvaise humeur peu dissimulée.

— Monsieur, je viens....

— Eh ! parlez, je vois bien que vous venez ; mais c'est fort mal à propos.

— Je ne dis pas, monsieur, c'est que je suis le barbier de la Bastille, et je venais..

Linguet se retourne, et d'un air très-sérieux : — C'est différent, monsieur, puisque vous êtes le barbier de la Bastille, eh ! bien, rasez-la !

L'anecdote et le mot couraient, dès le lendemain, les salons et les rues.

On en rit même à la cour.

La Bastille se composait de huit grosses tours.

Chacune des tours était reliée avec les tours voisines par d'épais massifs de maçonnerie.

Un large fossé profond et plein d'eau entourait la place.

Une des parties de ce fossé, creusée sous l'empire, est devenue l'extrémité du canal Saint-Martin.

La Bastille était, en 1789, bâtie depuis quatre cents ans.

Elle avait été commencée en 1369, sous Charles V.

La Bastille était divisée en plusieurs cours.

La première était la cour du gouvernement : elle était située en dehors de la forteresse, en deça du fossé principal. Le gouverneur y avait son hôtel.

De la cour du gouvernement une avenue conduisait au fossé de la Bastille.

On franchissait ce fossé sur un pont-levis.

Derrière le pont, il y avait un corps de garde.

Puis une forte barrière à claire-voie, fermée de poutrelles revêtues de fer.

Derrière cette grille apparaissait la cour intérieure, couverte d'ombre par les hautes tours qui l'entouraient.

Dans cette cour, il y avait une horloge dont le timbre sonore s'entendait bien depuis l'auberge de la Croix-d'Argent, rue du Petit-Musc.

La cour avait 102 pieds de long et 72 de large.

Elle était dominée par six tours.

La première tour s'appelait la tour de la Liberté.

La seconde, la Bertaudière.

La troisième, la Bazinière.

La quatrième, la Coïté.

La cinquième, le Trésor.

La sixième renfermait la chapelle.

Ces six tours étaient réunies par des massifs de maçonnerie qui s'élevaient à la hauteur de 73 pieds.

Au fond de cette grande cour s'élevait un bâtiment. Au milieu de la façade de ce bâtiment on lisait une inscription en lettre d'or gravées sur un marbre noir.

Cette inscription disait que le bâtiment avait été construit sous le règne de Louis XV et le ministère de M. de Saint-Florentin par M. de Sartines, alors lieutenant de police, pour le logement des officiers de l'état-major.

De la grande cour, en passant sous le bâtiment du fond on pénétrait par une galerie dans la cour du Puits, qui était la basse-cour du château.

Cette cour était commandée par les tours du Puits et du Coin.

Au sommet des tours, grosses et petites, hautes et basses, était une terrasse prolongée le long des massifs par lesquels ces tours se communiquaient.

Au bord de cette terrasse courait un parapet de fer.

Cette galerie aérienne formait ce qu'on appelait le chemin de ronde.

Les officiers et les sergents y faisaient de fréquentes rondes, surtout la nuit, pour s'assurer que les sentinelles veillaient.

Le 14 juillet, au matin, la forteresse semblait morte.

Les ponts-levis étaient levés. Les fenêtres, qui donnaient sur les fossés, fermées.

On ne voyait personne sur les tours, ni sur la galerie extérieure.

Seulement, à travers les embrasures, on apercevait béante la gueule des canons.

Le gouverneur de la Bastille s'appelait de Launay.

C'était un officier fort brave, disait-on, mais léger, homme de cour plutôt que militaire.

Il était très-impopulaire, parce que le gouverneur d'une prison est toujours détesté.

Ses manières légères semblaient autant d'insultes au malheur des prisonniers enfermés à la Bastille.

Il avait reçu du roi le commandement de la Bastille : il gardait la forteresse comme une consigne.

Prévenu de l'émeute par les rumeurs qu'il entendait depuis la veille gronder autour de la Bastille, de Launay s'était préparé à la résistance.

La petite garnison était sous les armes depuis deux heures du matin.

Toutes les précautions étaient prises. L'artillerie était prête.

Outre l'artillerie de la Bastille, il y avait celle de l'Arsenal.

Sur les tours on avait amoncelé six voitures de pavés, de boulets, de ferraille.

Dans leurs meurtrières du bas, de Launay avait placé douze gros fusils de remparts.

Chacun d'eux pouvait porter une livre et demie de balles.

On appelait ces fusils les amusettes du comte de Saxe.

Quinze pièces de canon bordaient les tours.

Trois pièces de campagne étaient placées dans la grande cour, en face la porte d'entrée.

La garnison était d'ailleurs peu nombreuse; elle se composait en tout de 114 hommes.

Il y avait 32 Suisses du régiment de Salis-Samande et, avec eux, 82 invalides.

Les munitions ne manquaient pas.

Il y avait dans les caissons 400 biscaïens, 1,500 cartouches, des boulets de calibre et 250 barils de poudre du poids de 125 livres chacun.

La matinée se passa jusqu'à neuf heures sans que rien vint hâter le cours des événements qui se préparaient.

Une foule immense, de plus en plus serrée, couvrait la place.

Il y avait des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants; beaucoup venaient, par curiosité, pour voir; un très-petit nombre avait un dessein arrêté; on voyait peu d'armes.

Beaucoup d'hommes portaient à leur bonnet une cocarde verte; quelques-uns, pour cocarde, avaient pris des feuilles.

D'autres avaient des cocardes rouges et bleues. Ces deux couleurs étaient celles de la ville de Paris.

Mille bruits divers couraient dans la foule.

— Qu'est-ce qu'on va faire?

— On va prendre la Bastille.

Les uns levaient les épaules, les autres riaient.

— Plus loin, on parlait de M. Necker.

— Le roi l'a renvoyé, puis il l'a fait revenir.

— Vive le roi!

— Vive M. Necker!

— Ce n'est pas vrai, criait un inconnu, M. Necker est parti; il ne reviendra pas.

Vers les sept heures et demie, un haquet descendit du faubourg Saint-Antoine.

Il était traîné par deux chevaux: sur le haquet il y avait cinq ou six tonneaux.

— C'est bien vu, disait l'un des spectateurs, il fera chaud, on nous apporte à boire.

— Oui, mais qui nous donnera à manger? répond un autre.

— Tiens! ils descendent leurs tonneaux là-bas, sous la porte-cochère!

— Ce sont des tonneaux de bière!

— Oui, ce sont les chevaux de Santerre, le brassin du faubourg.

Les conducteurs du haquet, dans lesquels nos lecteurs voudront bien reconnaître le Marseillais et l'Américain, déposèrent les tonneaux sous la porte-cochère d'une maison qui était située au coin du boulevard et de la rue du faubourg Saint-Antoine.

Quelqu'un étant venu près des tonneaux avec une pipe,

— Passez au large, l'ami, crièrent-ils.

On était occupé à regarder le déchargement des tonneaux, quand un grand bruit se fit du côté de la Bastille.

C'était une députation qui venait de l'Hôtel-de-Ville, et qui demandait à entrer dans la forteresse, pour parler au gouverneur.

Au milieu d'un groupe un homme murmura:

— Ils vont perdre le temps en paroles quand il faudrait agir.

— Si on peut s'entendre à l'amiable, reprit le voisin.

— Il n'y a pas d'entente possible, répliqua le premier.

— Pourquoi?

— Parce que le rouge est rouge et le blanc est blanc.

L'homme qui parlait ainsi de ses

Bastille

vœux une collision : était un Compagnon noir.

Dans un autre groupe, un homme battait des mains.

— A la bonne heure ! qui ne demande rien, n'a rien, criait-il.

— Comment ? demanda-t-on autour de lui.

— Certes, oui, disait-on, donnons nos raisons au roi ; nos intérêts sont les siens, et les siens sont les nôtres. Il ne sert à rien de se tirer des coups de fusils, quand on peut parler autrement.

A : quoi ? chacun répondait, selon son idée.

— Moi, je ne tiens pas à me battre !

— Ni moi à me faire tuer.

— J'ai une femme.

— J'ai six enfants.

— Ce n'est pas que j'aie peur d'un coup de feu.

— Ni moi.

— Ni moi.

Ces rumeurs allaient par la place immense, roulant sans ordre comme les flots roulent sur les grèves.

Pourquoi cette foule immense réunie ? Que voulait-elle ?

Le voici.

Le peuple de Paris croyait que le roi, Louis XVI, était mal conseillé.

La récolte ayant manqué pendant plusieurs années, le peuple payait le pain très-cher ou même il n'en trouvait pas.

Ce n'est pas la faute au roi, disait le peuple. Le roi est si bon ; c'est la faute de Barantin, le garde-des-sceaux.

La viande que vendaient les bouchers était mauvaise.

Ce n'est pas la faute au roi, disait le peuple, le roi est si bon ; c'est la faute de Bertier, l'intendant de Paris.

Le travail ne marchait pas : on avait, dans le faubourg, renvoyé les ouvriers de deux ou trois ateliers et diminué les salaires dans les autres.

Ce n'est pas la faute au roi, disait le peuple, le roi est si bon ; c'est la faute de Bezenval.

Le mécontentement populaire allait ainsi grossissant depuis plusieurs mois.

L'Assemblée nationale était réunie ; elle ne l'avait pas été depuis près de deux cents ans.

Le peuple pensait qu'il fallait en

profiter, pour faire entendre ses réclamations, ses griefs.

Le roi l'avait dit : " Signalez-moi les abus : je les corrigerai."

Si le peuple s'en fut tenu là, murmurant et demandant la réforme des abus, la révolution ne se serait point précipitée.

Mais des partis, animés par la passion d'intérêts contraires, poussaient le peuple et changeaient en ardeurs inconsiderées, de révolution violente, les aspirations légitimes à de pacifiques réformes.

Tous ces partis avaient dit au peuple de Paris, dans la nuit du 13 au 14 juillet :

— Il faut frapper un coup violent.

— Il faut prendre la Bastille !

Voilà pourquoi cette foule innombrable se pressait, sous un ciel de plomb, dans cette place immense, trop étroite pour la contenir, devant la gueule béante des canons de la Bastille.

Cependant, la députation, envoyée par l'Hôtel-de-Ville, pénétrait dans la silencieuse place forte.

Il était onze heures du matin.

De Launay était à déjeuner.

Il fallait prendre des forces avant l'attaque qui pouvait être longue.

Un suisse entra.

— Qu'y a-t-il ?

— Trois messieurs demandent à parler à M. le gouverneur.

— Quels sont-ils ?

— Ce sont des parlementaires envoyés par le comité des bourgeois de Paris qui se sont réunis à l'Hôtel-de-Ville.

— Qu'on les fasse entrer, répondit le gouverneur.

Ils entrèrent : c'étaient deux officiers des gardes françaises : l'un se nommait Belon, l'autre Bellefond.

Un homme du peuple s'était joint à eux : c'était maître Louis.

De Launay, en les voyant, se leva.

Les officiers qui étaient autour de la table imitèrent le gouverneur.

— Asseyez vous, messieurs, dit de Launay, aux parlementaires.

Les convives du gouverneur restèrent debout.

De Launay s'assit.

— Vous venez de la part de l'Hôtel-de-Ville ?

— Oui, gouverneur, dit le plus âgé, Belon. Le désordre est extrême. Le peuple veut forcer la Bastille.

De Launay sourit.

— Le comité pense qu'il faut que vous retiriez vos canons. Donnez-nous votre promesse que vous ne commencerez pas les hostilités, et nous, à notre tour, nous pouvons vous assurer que le peuple du faubourg Saint-Antoine ne se portera contre la place à aucune entreprise.

— Je suis convaincu de la sincérité de votre promesse, répondit de Launay. Mais pourrez-vous la tenir ?

— Nous répondons de tout, reprit Belon avec assurance.

— Vous êtes jeune et je suis vieux, fit de Launay avec douceur. Je vais faire retirer les canons. Je suis ici par la volonté du roi, et je dois exécuter ses ordres. Je n'ai pas celui de tirer, je ne tirerai pas. Vous pouvez être tranquilles.

Les députés s'inclinèrent.

— Il est de bonne heure ! voulez-vous partager notre déjeuner, demanda de Launay avec un bonhomme toute militaire.

Volontiers, répondirent Belon et Bellefond.

— Moi, dit maître Louis, je vais reporter au peuple les bonnes paroles que je viens d'entendre.

Maître Louis sortit.

Il avait l'air radieux : le conflit qu'il redoutait tant allait être évité. Le sang ne coulerait pas.

— Au moment où il franchissait la dernière porte de la Bastille, il rencontra un homme qu'il crut reconnaître, c'était Chaulat.

— Où allez-vous ?

— Prendre votre place.

— C'est inutile : le gouverneur promet de ne pas commencer le feu.

— C'est égal, fit Chaulat avec un sourire sardonique, j'entre.

Il entra ; maître Louis s'avança vers la foule.

Il reporta ce que le gouverneur avait dit. — Vous le voyez, ajouta-t-il, pas de violence ! tout finira bien.

Chaulat entra chez le gouverneur.

— Qui êtes-vous ? lui demanda de Launay.

Chaulat montrant les deux députés :

— Ils étaient trois tout à l'heure ; le troisième est parti ; je le remplace.

Il s'assit.

Le repas fut court.

Il fut gai.

De Launay, affable, homme du monde, de, homme du cour, recevait de son mieux les députés.

Ceux-ci, d'abord un peu gênés, étaient rassurés par la franchise militaire des officiers.

Les Français sont toujours les mêmes.

Il y eut de l'esprit échangé de part et d'autre.

Avant de se lever de table, de Launay s'adressant aux députés :

— Voilà, messieurs, la première fois que j'ai l'honneur de vous recevoir à ma table, j'ai le droit de vous proposer un toast :

« Je bois au roi et à la nation ! »

— Au roi et à la nation ! répondirent les officiers.

Les uns et les autres trinquèrent avec une cordialité pleine de gaieté.

Chaulat seul, qui avait gardé le silence, retira son verre.

— Je ne bois pas, dit-il d'un air rude. Je veux voir clair.

Et s'avancant vers le gouverneur.

— Monsieur, les canons placés sur les tours répandent l'alarme dans Paris : il faut les faire descendre.

— Ces pièces ont été de tout temps sur les tours : je les y ai trouvées quand le roi m'a donné le gouvernement de la Bastille ; je n'ai pu les faire descendre qu'en vertu d'un ordre du roi.

Mais vous pouvez les faire reculer, interrompit Belon.

— J'ai donné l'ordre de les sortir des embrasures. Je ne puis, je ne veux faire davantage. Vous avez été, vous êtes encore militaire, monsieur, dit le gouverneur, en se tournant vers Belon, le devoir d'un militaire, vers devez le savoir, est de garder sa consigne.

Le député s'inclina devant ce respect rendu à la discipline.

On était descendu dans la cour du gouvernement.

— Au moins, dit Chaulat, au gouver-

neur, laissez-nous entrer dans la cour intérieure. Nous voulons voir.

Ce ton impérieux blessait de Launay. Le major de la place s'appela de Losme; il s'avança.

C'était un homme fort bon; il était très-aimé des prisonniers.

De Launay l'estimait comme un brave militaire.

Il pria le gouverneur de laisser entrer la députation.

Le gouverneur consentit.

Belon, Bellefond et Chaulat pénétrèrent dans la cour intérieure.

De Launay, de Losme et quelques officiers de la garnison les accompagnaient.

C'était des Suisses et quelques invalides.

— N'est-ce pas, mes enfants, que si on ne vous attaque pas, vous ne tirerez jamais sur le peuple de Paris? demanda de Launay.

— Jamais, répondirent les officiers suisses.

— Jamais, jamais, répétèrent les invalides.

Chaulat était sombre.

Il s'approcha du major, et le tirant à part :

— Vous êtes un patriote, voulez-vous livrer la Bastille? dit-il à voix basse.

— Trahir, moi! s'écria de Losme.

Il était vieux; le sang lui monta à la figure, ses yeux s'éclairèrent du feu de l'indignation.

Il saisit vivement le bras de Chaulat :

— Je devrais vous faire fusiller.

Puis il lâcha le bras qu'il tenait et repoussa Chaulat avec un geste de dégoût.

De la cour intérieure où se passait cette scène, on entendait les rumeurs immenses du dehors.

Montons au tours, dit de Launay.

Et se tournant vers les députés: "Voulez-vous monter, messieurs."

De Launay monta. Les députés le suivirent.

Quand on fut sur le haut de la tour que l'on appelait la tour de la Liberté, un spectacle extraordinaire frappa les yeux du gouverneur et des députés.

La Bastille se dressait comme un rocher en face d'une mer immense.

Les groupes populaires, flots sombres, s'agitaient avec des bruits étranges.

Aussi loin que la vue s'étendait, on voyait des têtes, masse obscure, au milieu de laquelle, çà et là, brillaient des piques et des fusils.

Dans le lointain, aux églises du faubourg Saint-Antoine, on sonnait le tocsin.

Plus loin encore, vers les barrières, on voyait des fumées noires s'élever dans le ciel; c'étaient les bâtiments de l'octroi auxquels on avait mis le feu.

Tout-à-coup, au milieu de la foule, il se fit un mouvement. Les masses pressées s'écartaient.

De Launay et les députés regardaient vers le même point.

— Ce sont des canons, s'écria Belon.

— Il y en a trois, ajouta Bellefond.

— La Bastille est prise, murmura Chaulat.

De Launay examina un instant les pièces que l'on venait d'établir en face de la porte principale.

Des cris terribles s'élevaient de la place vers la forteresse.

— Allons-nous-en, dit Chaulat, là-bas on nous demande.

— Je vous salue, messieurs, fit de Launay, avec une aisance aussi parfaite que s'il se fût trouvé dans un des petits salons de l'Œil-de-Bœuf.

Les députés descendirent.

Les Suisses et les invalides étaient toujours sous les armes.

Chaulat s'approcha.

— Si vous ne vous rendez pas, vous serez tous massacrés, leur cria-t-il, dès qu'il fut à distance d'être entendu.

Les invalides se regardèrent les uns les autres.

La peur était un sentiment inconnu à ces vieux soldats.

Chaulat reprit :

— Le peuple est là, qui vous demande de lui rendre la Bastille.

Les soldats ne répondirent rien. De Losme se tournant vers Chaulat :

— Nous ne pouvons disposer de ce qui ne nous appartient pas. La Bastille nous a été confiée par le roi; nous la défendrons au prix de notre sang.

Comme il achevait ces mots, on entendit une décharge de mousqueterie.

Quelques balles perdues vinrent

après avoir ricoché entre les tours, tomber dans la cour.

— Notre place n'est point ici, dit Belon.

Les trois députés sortirent.

Quelques instants après, l'attaque de la Bastille commençait.

## CHAPITRE X.

### LE SIÈGE ET L'ASSAUT.

La première cour, la cour du gouvernement, était garantie par un petit fossé et un corps-de-garde.

Le gouverneur avait fait lever le pont-levis et évacuer le corps-de-garde. Deux canons avaient été disposés par le peuple en face du pont-levis.

On tira un coup sur le corps-de-garde ; le boulet pénétra par une embrasure.

Le peuple croyait le corps-de-garde défendu.

On s'attendait à une décharge.

Le corps-de-garde resta muet.

On tira un second coup.

Puis, aussitôt après, un troisième.

Il n'y a personne, cria une voix, allons-y !

Deux ou trois hommes s'élançèrent. Ils se jetèrent résolument dans le fossé.

Il y avait peu d'eau.

Ils passèrent et grimperent après le mur extérieur du corps-de-garde, s'accrochant aux barreaux de fer des fenêtres inférieures.

Ils atteignirent ainsi une ouverture dont le premier boulet avait détruit la défense.

On les vit disparaître ; ils entraient pour chercher les clefs et faire tomber le pont-levis.

Le corps-de-garde donnait, d'un côté sur le fossé, de l'autre sur la cour du gouvernement.

La cour était vide, mais, au fond se dressait la forteresse ; on entendait le roulement du tambour et les ordres des officiers.

Les assiégants, qui avaient pénétré dans le corps-de-garde avancé, cherchaient les clefs du pont-levis.

Ils ne les trouvèrent pas.

Ils voulurent abattre les chaînes à coups de hache.

On leur passa des haches du dehors. Quelques coup rudement frappés brisèrent les chaînes.

Le pont-levis ébranlé, frémit sous la secousse ; puis tout-à-coup, les chaînes étant brisées, il tomba avec fracas.

L'énorme machine, dans sa chute, avait écrasé un homme.

La foule se précipita dans la cour du gouvernement et, passant en courant devant l'habitation vide du gouverneur, s'élança sur le second pont.

Mais, à peine les assaillants étaient-ils au milieu de la cour, les Suisses, atteints par la mousqueterie, répondirent par un feu vif et soutenu.

Aussitôt les assiégants se retirent en désordre, les uns sous la voûte de la porte qui conduisait dans une cour latérale, la cour de Lorme ; les autres, sous la voûte de la porte principale par où on était entré.

De part et d'autre on ne cesse de tirer.

Tes assiégants dirigent vers la plateforme un feu meurtrier. Les assiégés ne peuvent atteindre les tirailleurs, cachés dans les bâtiments du gouverneur, et tirant par les fenêtres.

Le feu dura ainsi une heure, soutenu de part et d'autre.

Enfin les assiégants comprirent que les coups de fusils qu'ils tiraient n'atteignaient que rarement les hommes placés dans la forteresse et abrités par les hauts épaulements.

Il fallait faire avancer une pièce et la pointer pour enfoncer la grande porte et le pont-levis relevé.

On approcha un des canons.

Quelques hommes plus hardi que les autres le poussèrent jusqu'au milieu de la cour du gouverneur.

Ils chargèrent la pièce, ils la pointèrent sur le pont-levis.

Au moment où ils allaient mettre le feu, et où l'un d'eux approchait de la lumière la mèche enflammée, une décharge épouvantable vint les atteindre.

Ils étaient cinq ; quatre tombèrent pour ne plus se relever ; l'un d'eux, qui se nommait Bernard, fut tondroyé de trente-deux coups.

Il avait reçu la décharge entière d'une des amusettes chargée à mitraille.

Le cinquième n'était que blessé : il tomba comme les autres, puis, se redressant sur ses mains, il jeta vers la foule un regard suppliant.

Il demanda qu'on vint le chercher.

La foule regardait ; personne n'osait se dévouer, se découvrir, aller au milieu de la cour chercher cet infortuné.

Les balles pleuvaient.

Tout-à-coup un homme se détacha.

Il s'élança au milieu de la cour, sans paraître faire attention à la grêle de fer et de plomb qui tombait à côté de lui.

Il prit entre ses bras le blessé et le rapporta dans le bâtiment du gouverneur, où les assiégeants étaient embusqués.

Un cri immense s'éleva pour saluer cet acte d'intrépidité héroïque.

Le blessé était un Compagnon noir.

Le sauveur était maître Louis.

Le feu continuait, bien nourri des deux côtés. Il ne semblait pas qu'on dût en attendre aucun résultat.

Parmi les assiégeants, chacun proposait un moyen d'en finir. Les pompiers, qui étaient en grand nombre, voulaient employer leurs pompes qu'ils avaient été chercher à mouiller les amorces des canons braqués sur les tours.

La hauteur était telle que le jet d'eau pouvait tout au plus y retomber en vapeur.

Une autre idée parut meilleure.

On amena trois voitures de paille.

On mit le feu au corps-de-garde avancé qui se trouvait en face du pont-levis, et que les Suisses avaient évacué en se retirant dans la forteresse.

Une fumée épaisse s'éleva aussitôt.

Elle masquait aux assiégés les démarches des assiégeants, et les empêchait de pointer sur la foule.

A l'abri de la fumée, et malgré les balles qui la traversaient, tirées au hasard, les assiégeants avancèrent les deux canons.

Ils les pointèrent sur le pont-levis.

La foule se pressait près des canons.

Tout-à-coup des cris se font entendre.

Un groupe de furieux s'était emparé d'une jeune fille qui se cachait dans une des chambres du bâtiment du gouverneur.

— C'est la fille de de Launay, criaient-  
on.

— Il faut la tuer !

— Il faut qu'elle paie pour son père qui nous fait massacrer ici depuis deux heures !

La jeune fille, les cheveux épars, les vêtements en désordre, poussait des cris déchirants.

On la traînait vers le milieu de la cour.

Une idée infernale vint.

— Que de Launay rende la place on il va voir sa fille brûler sous ses yeux !

Une clameur immense s'éleva. L'horreur s'emparait de quelques-uns ; le plus grand nombre laissait faire ; une douzaine de furieux se préparait à exécuter leur épouvantable projet.

La malheureuse jeune fille était à demi-morte.

Les voitures de paille brûlaient encore.

On poussait la victime de ce côté.

Maître Louis était dans ce moment à l'autre bout de la cour.

Il venait de relever un homme gravement blessé, le Marseillais, qu'un éclat de mitraille avait atteint à la jambe.

Aux cris que poussaient la jeune fille et ses bourreaux il se retourna : le Marseillais se souleva lui-même pour regarder.

— Dieu, s'écria-t-il, ma fille ! ma fille ! ma fille ! Il criait et s'élançait sur sa jambe brisée. — Les monstres, ils vont brûler ma fille !

Et s'adressant à maître Louis :

— Courez, courez, sauvez-la, c'est ma fille !

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, maître Louis s'était précipité auprès de la Miette.

— Laissez cette jeune fille, cria-t-il d'une voix tonnante.

— C'est la fille du gouverneur, répondirent vingt voix.

Au même moment une décharge affreuse vint couvrir de morts le sol de la cour.

— Voilà comment il nous épargne, le monstre ! Au feu, au feu, la fille ! Et plusieurs approchaient déjà la paille enflammée.

— Monstres, cria maître Louis, mais c'est la fille d'un des vôtres.

Le Marseillais, la face horriblement

contractée, s'était traîné jusqu'au lieu de cette scène terrible.

Il se dressa comme un spectre.

— C'est ma fille !

La Miette se jeta dans les bras de son père.

Plusieurs reconnurent le Marseillais.

— Nous ne savions pas, murmurèrent-ils.

La fusillade continuait.

Cependant les canons pointés vers le pont-levis l'abranlaient : chaque décharge donnait aux pièces de bois une puissante secousse.

Toute l'artillerie de la Bastille faisait feu.

C'était un épouvantable tumulte.

L'air était enflammé. Le sol était jonché de balles brûlantes. Le sang coulait à flots.

Les cris des blessés, le fracas de la bataille, les décharges des pièces se confondaient.

Cependant il était manifeste que le feu de la Bastille était de moins en moins nourri.

Tout-à-coup on entendit un roulement sourd de tambour dans la fortresse.

C'est la chamade, ils vont se rendre, dit un officier des gardes françaises qui combattait au premier rang parmi les assaillants.

Au même instant on aperçut un drapeau blanc qui se déployait au haut de la tour de la Bazinière.

La foule irritée ne cessait pas de tirer.

Quelques hommes criaient en vain :

— Cessez le feu ! ne tirez plus !

— La victoire est à vous.

C'était des Compagnons de la Croix-d'Argent.

Leurs voix ne pouvaient dominer la fureur de la foule.

Les assaillants étaient hors d'eux-mêmes : la poudre, la chaleur, le danger les avait enivrés.

Une espèce de créneau avait été pratiquée auprès du pont-levis.

Un officier suisse, adressant la parole aux assiégeants, à travers l'étroite ouverture, demanda à sortir avec les honneurs de la guerre.

— Non, non, non, répondirent mille voix.

La fusillade reprit.

L'officier passa par l'ouverture de la petite fenêtre un papier qu'il avait lié au bout d'un pique.

L'éloignement empêchait de lire ce qui était écrit.

Les Suisses criaient que la garnison était prête à se rendre, si on promettait de ne pas massacrer la troupe.

Personne n'osait donner cette promesse au nom de la foule qui hurlait sans cesse et redoublait de fureur.

Il fallait cependant entendre la capitulation proposée.

Un homme se présenta : c'était un Compagnon de la Croix, Jean Rouget, de Vincennes.

Il avait à côté de lui Pinson.

Le fossé était à cet endroit large, plein d'eau. Il fallait le traverser pour saisir le papier, que l'officier suisse tendait de l'autre côté.

On apporte une planche, on la pose sur le parapet : plusieurs hommes du peuple se mettent dessus pour faire contre-poids.

Jean Rouget s'avance.

La planche, en équilibre, frémit à chaque pas.

Il avance : le voilà au milieu du fossé.

Une décharge imprévue éclate : deux hommes, qui par leur poids tenaient la planche suspendue, sont frappés.

Ils tombent.

La planche, qui n'est plus retenue, s'affaisse et Jean Rouget disparaît dans l'eau noire du fossé.

Pinson s'approche aussitôt.

La planche est redressée, mise en équilibre.

Le jeune ouvrier s'élance.

Il passe rapide et léger ; il atteint le papier : il le rapporte.

La foule applaudit à sa bravoure.

Un capitaine des Cent-Gardes, qui, comme, on l'a dit, se trouvait là, prend le papier, en donne lecture.

Il s'appelait Hullin.

Voici quel en était le contenu :

« Nous avons vingt milliers de poudre ; nous terons sauter la garnison et tout le quartier, si vous n'acceptez pas la capitulation. »

— Foi d'officier, nous l'acceptons, répondit Hullin. Baissez les ponts.

Maitre Louis se trouvait à côté de Mullin.

Il se tourne vers la foule. — La vie sauve aux vaincus ! C'est promis, crie-t-il d'une voix éclatante.

— Oui, oui, la vie sauve, la vie sauve, répond la foule.

La crainte que les Suisses ne mettent le feu aux poudres saisit tout le monde. Cependant le pont-levis ne s'abaisse pas.

Les assiégés font baisser la passerelle qui, sur la gauche du pont-levis principal, donnait entrée dans la forteresse.

La foule se précipite. La passerelle, trop étroite, plie sous les poids.

Enfin le grand pont est ouvert. Il n'est pas encore assuré, que le peuple s'élance.

La Bastille est prise !

(A continuer.)

LES

SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

LE MAI.

(Suite.)

— Heinrich avait tort, dit Bomüller en baissant les yeux, car il avait honte de sa lâcheté.

— Eh bien ! Conrad, reprit le bonhomme, j'ai envie d'essayer les forces de tes fils ; je veux voir s'ils pourront travailler et gagner l'argent que tu me dois. Allons ! donne-moi avec eux un coup de main pour abattre cet odieux sapin !

Le paysan tressaillit et jeta un coup d'œil oblique sur les traits pâles et les yeux sévères de Fritz ; il connaissait le jeune sabotier et avait de l'amitié pour lui ; mais il sentait qu'il lui était impossible de refuser la demande de son créancier.

— Donnez-nous des cognées, répondit-il, et vous nous verrez à l'ouvrage, mon bon monsieur Gaspard ! Les garçons seront bien contents de pouvoir vous rendre service.

Puis il s'approcha timidement du fils de la veuve, et murmura à son oreille :

— Pardon, Fritz ; mais si je refusais, le vieux grippé-sou-mettrait toute ma famille sur la paille.

Heureusement pour Conrad, les autres paysans ne parurent pas disposés à lui laisser accomplir sa promesse. Le fermier Heinrich donna le signal de l'opération :

— C'est un abus que nous ne devons pas souffrir, s'écria-t-il. Le vieux Gaspard se croit-il le seigneur de Nordstetten ? Veut-il faire de ses débiteurs des vassaux et des serfs ? Allons, mes amis, en avant les bras et les bâtons ; et défendons le mai de la belle Grettly !

La plupart des paysans se rangèrent autour de lui, et Melzer recula devant tous ces visages menaçants. Heinrich se tourna vers le jeune sabotier, qui n'avait pas bougé :

— Et toi, Fritz, vas-tu rester les bras croisés ?

Mais l'amoureux craignit de se trahir, et d'exaspérer le vieillard en mélangant aux défenseurs du mai. Il resta immobile et répondit froidement :

— Ce mai appartient à Marguerite Melzer, et nul, en effet, n'a le droit d'y toucher ; si ce n'est son père.

— Vous entendez, s'écria le bonhomme, tandis que Heinrich et ses amis attachaient sur le jeune garçon des regards de surprise et de reproche. Mais celui-ci continua sans s'émouvoir :

— Vous avez le droit pour vous, père Melzer, mais si vous êtes raisonnable, vous n'abattrez pas le mai. Votre fille revient au pays après une longue absence, elle revient avec le printemps comme les oiseaux qui chantent dans la forêt. Ce mai, dont la vue vous irrite, n'est-ce pas un signe de bienvenue, un salut de ceux qui l'aiment, et qui lui disent : Nous ne t'avions pas oubliée ? Quand elle ouvrira sa fenêtre, croyez-vous qu'elle ne sourira pas à cet innocent gage d'amitié qui lui rappellera les fêtes de son enfance et les coutumes du pays ?

La voix de Fritz s'était attendrie en finissant ; un silence profond et sympathique accueillit ce doux plaidoyer en faveur de l'arbre enrubanné. Melzer seul ne partageait pas le sentiment

général ; il regarda l'orateur de travers.

— Je croyais que tu étais un honnête garçon, Fritz, ou un sincère ami de ma petite Gretty, et non un subtil harangueur. Hier encore j'aurais juré que tu étais d'étoffe à défendre la réputation de ma fille et non à la compromettre !

— En doutez-vous donc aujourd'hui ? demanda le jeune sabotier avec agitation.

— Oui, car tu cherches à me faire prendre le change, reprit le vieillard d'un ton bref. Je te dis, moi, que ce mai qui s'élève orgueilleusement devant ma maison est regardé par tout le monde comme le signe d'un amour partagé ; celui qui l'a planté déclare à la face du ciel que Gretty lui a donné son cœur, et c'est un mensonge, mais ce mensonge déshonore mon enfant. S'il reste debout, ce mai triomphant, chacun dira : « C'est Fritz Wendel qui a voulu perdre d'honneur son amie Marguerite, la fille de ce damné père Melzer. » On rira d'elle, entends-tu, on s'écartera d'elle, et pas un honnête homme ne voudra l'épouser. Je fais donc appel à ta conscience, Fritz. Si tu estimes Gretty, si tu veux chasser de tous les esprits le soupçon que tu as dressé le mai, devant tous les gens du village, prends en main la cognée et abats, toi-même, ce poteau de déshonneur.

— Abatte le mai, moi ! s'écria Fritz en reculant ; et comme il sentait ses idées s'égarer, ses jambes chanceler sous lui, il dut s'adosser à la porte de la tour, que le bonhomme avait laissée entrouverte.

La foule restait silencieuse. Heinrich lui-même n'osait plus intervenir entre son malheureux ami et ce vieillard qui, en défendant ses droits de père, regagnait une autorité incontestable.

En ce moment Fritz entendit une voix douce et bien connue murmurer derrière lui :

— Courage, mon ami, courage, et merci de ton beau mai ; ne renie pas ce gage de ton amour. Non, tu ne te soumettras pas au sacrifice insensé qu'exige mon père. Résiste, mon ami, résiste. Puisque je suis sûre que tu m'aimes, que m'importe l'opinion des autres ?

C'était Gretty, qui offrait le sacrifice

de sa réputation à Fritz en échange de son amour ; mais le jeune homme était trop généreux pour l'accepter, et le dévouement de la pauvre fille devait le déterminer à céder. Il n'hésitait plus dans son cœur, mais tous ses membres frissonnaient.

— Je ne veux pas que vous soyez méprisée, Gretty, murmura-t-il ; je vous honore trop, et j'entends que votre réputation reste pure de toute calomnie.

Il parvint à comprimer extérieurement son émotion, et, allant droit au vieillard :

— Vous avez bien parlé, Gaspard Melzer, lui dit-il, et ce mai doit tomber puis qu'il n'a pas été donné par un fiancé. Marguerite est la plus honnête fille du monde, et il ne faut pas que jamais personne puisse jaser sur son compte. Dois-je aller querir ma hache ?

— Non, non, s'écria le bonhomme enchanté de la tournure que prenaient les choses, ne te donne pas cette peine, mon cher Fritz, je vais te chercher la mienne.

Il rentra dans sa maison au milieu du morne silence de la foule, et reparut bientôt en brandissant d'un bras débile une vieille cognée. Fritz, pâle comme la mort, la prit et la leva comme un jouet d'enfant, puis il en asséna un coup si terrible en plein bois que le taillant s'y engagea comme un coin. Le jeune sabotier la retira non sans peine, et il allait frapper un second coup, lorsqu'une voix rauque cria : — Arrêtez ! arrêtez !

Et tous les regards se portèrent aussitôt sur le père Kurthil, le garde forestier, vieux soldat à la barbe blanche, au nez rouge, aux joues cramoisies, qui accourait aussitôt que le lui permettait son respectable embonpoint.

Ce brave homme, à part son intempérance chronique, n'avait qu'un seul défaut connu, c'était un amour immodéré pour les procès-verbaux. Et quand, par hasard, on le raillait à ce sujet, il répondait invariablement :

— Ou est le mal ? Sachez, enfants, qu'un procès-verbal produit de droit un batz, et que chaque batz représente trois pintes de vin.

La foule s'était écartée pour faire place au père Kurthil qui arriva jusqu'à Fritz

en trébuchant légèrement, et lui frappa sur l'épaule :

— Ne touche pas à ce sapin, mon garçon, lui dit-il.

— Et pourquoi cela ? demanda Melzer fort surpris.

Le garde releva fièrement sa tête avinée.

— Parce que ce mai, bonhomme Gaspard, a été tiré de la forêt. Il y a là délit forestier prévu par la loi, et il est de mon devoir de dresser procès-verbal.

— Ah ! ah ! ah ! vous avez raison Kurthil, répliqua Gaspard en se frottant les mains.

— Bah ! vous ne rêvez que procès-verbaux, dit Fritz en levant de nouveau sa hache.

— Et je ne vois pas de mal à ça, reprit le garde, car chaque procès-verbal produit de droit un batz et chaque batz... Arrêtez donc, jeune fou, je vous défends de faire disparaître le corps du délit avant que j'aie terminé ma besogne.

Et il tira de sa poche un large portefeuille auquel une petite lanterne de cuir fixait une fiole remplie d'encre et de coton.

Pendant qu'il rédigeait son acte avec une gravité un peu compromise par la titubation de ses jambes, le jeune sabotier le regardait en se disant :

— Qu'ils sachent demain que je suis l'auteur du délit, peu m'importe ! ce soir, avant le coucher du soleil, j'aurai quitté Nordstetten. Mon départ ne me met-il pas à l'abri de toute poursuite ? Ne rend-il pas nulle toute procédure entamée contre moi ?

Le garde remit le procès-verbal à Melzer, qui le lut, jet le signa, puis ils s'en allèrent ensemble chez le bourgmestre, l'un pour déposer son acte, l'autre pour prier qu'on recherchât activement le coupable.

Curieuse de savoir le dénouement de cette affaire, la foule les suivit, et dix minutes après les abords de la maison du bourgmestre étaient envahis.

La place était devenue déserte ; Gaspard, avant de s'éloigner, avait fermé la porte de sa maison ; le fils de la veuve était seul resté, caché sous un porche voisin, dans l'espoir que Marguerite

ouvrirait sa fenêtre pour admirer le beau mai.

— Il est impossible, pensait-il, qu'elle ne veuille pas garder une de ses branches en souvenir de mon amitié. Il est toujours droit comme une colonne, malgré son coup de hache ; l'air est embaumé du parfum de ses roses, et le soleil fait étinceler l'argent de ses rubans. Hélas ! tu ne sais pas, Grettly, le parti désespéré que j'ai dû prendre pour pouvoir te laisser ce gage d'amour.

Pendant que le jeune sabotier se désolait ainsi, Marguerite, qui se trouvait prisonnière au logis, venait d'ouvrir la porte condamnée qui donnait sur la ruelle et de longer avec précaution le mur de la maison jusqu'à la place.

Une fois là, elle jeta à droite et à gauche un coup d'œil rapide, et voyant qu'à l'exception d'une bande d'enfants qui jouaient aux œufs devant la fontaine, personne ne pouvait l'épier, elle courut au mai, en arracha quelques roses, coupa le bout d'un des larges rubans qui flottaient au vent, et s'enfuit avec la légèreté de la Galathée du poète.

Fritz, ivre de bonheur, s'élança à sa poursuite et arriva en même temps que la jolie fille au seuil de la petite porte, qu'il franchit derrière elle.

Marguerite se retourna tout éffarée, mais elle reconnut aussitôt son ami, malgré l'obscurité qui régnait dans la salle basse et voûtée où ils se trouvaient.

— Oh ! que tu m'as fait peur, mon Fritz, dit-elle en souriant.

— Pardonne-moi chère petite sœur ; mais j'ai à te parler de choses tristes et sérieuses, et mieux vaut causer ici que sur la place, n'est-ce pas ?

Grettly semblait inquiète.

— Mon père ne peut tarder à rentrer, répondit-elle à voix basse.

— Et il pourrait me chasser de sa maison sous tes yeux, Grettly ; et cela t'affligerait, je le sais ; mais je me suis exposé à cette humiliation parce que j'ai besoin de t'ouvrir mon cœur et de te rendre la liberté.

Marguerite ouvrit de grands yeux étonnés.

— Que veux-tu dire, mon Fritz ?

— Je te demanderai tout d'abord, chère sœur, si, plus clairvoyante que le

père Kurthil, tu n'as pas deviné quel est le galant qui t'a offert le mai.

— La jolie fille se mit à rire.

— Il est heureux pour toi, Fritz, que je n'exerce pas les fonctions de garde forestier ; mais quand je t'ai supplié, derrière la porte, de ne pas céder à l'ordre de mon père, tu as bien vu que je connaissais le coupable. Ainsi, à quoi bon cette question ?

— Oui, ma Grettly, j'ai été heureux de t'apporter ce gage solide et éclatant d'affection, malgré leurs sottises défenses. Mais tu ne m'as pas dit si tu étais contente du cadeau.

Grettly lui présenta avec une moue charmante les roses qu'elle venait d'arracher.

— Quelle autre preuve veux-tu de mon contentement, Fritz ? Voici tes roses, voici ton ruban ; je suis allée les chercher au risque d'être surprise et blâmée ; je t'ai moi-même prié de laisser l'arbre debout, et tu me demandes si ton mai m'a fait plaisir ! Tu mériterais que je te tournasse le dos. Mais, pour prendre ma revanche, je vais un peu te gronder. Tu as fait une action imprudente, puisqu'elle peut te faire condamner à une forte peine, et tu as fait une folle dépense, puisque tu es un des plus pauvres garçons du village.

Le jeune sabotier rougit.

— Me reproches-tu, toi aussi, ma pauvreté ? dit-il d'une voix altérée.

— Ah ! le méchant ! répliqua-t-elle, en lui tendant gentiment son front, qu'il baisa d'un baiser franc et sonore. A la bonne heure, nous voilà réconciliés. Ce n'est pas sans peine.

Fritz essaya de sourire, mais en vain. Il reprit :

— Tu sais, sans doute, Grettly, comment ton père m'a reçu hier ?

— Oui, dame Catherine m'a raconté qu'il s'opposait à notre mariage, parce que tu n'étais pas riche comme lui et qu'il avait en vue un autre parti ; mais j'ai aussi ma volonté, moi, ajouta-t-elle en frappant du pied la dalle humide, et quand je serai consultée,

Jamais ton père ne consentira à nos fiançailles, tant que je n'aurai pas, comme lui, gagné un trésor, Grettly. A la longue, tu te lasseras, sans doute, de résister et de rester fille, à la longue,

un des prétendants favorisés par le vieux Gaspard saura se faire aimer.

— Pour qui me prends-tu ? interrompit la jeune fille avec feu. Aurais-je le cœur de te tromper et d'affronter ton regard loyal ? Ne serais-tu pas en droit de me demander compte publiquement de ma trahison ? Je t'aime depuis notre enfance, Fritz, et je ne suis pas de ces filles légères qui peuvent loger deux amours dans leur cœur, comme des voyageurs dans une auberge !

— Bien, ma Grettly, dit mélancoliquement le jeune homme ; mais si tu me trompais, je ne serais plus là pour te rappeler tes serments. Ce que dame Catherine n'a pas entendu et ce qu'elle n'a pu te répéter, c'est que ton père m'a fait promettre de quitter Nordstetten.

— Quitter Nordstetten, toi ! s'écria Marguerite en pâlisant.

— Oui, je ne dois plus gêner ta liberté, Grettly ; on accolait trop souvent mon nom avec le tien ; je ne pouvais passer devant ta maison sans te compromettre ; je ne pouvais respirer le même air que toi sans nuire à ton futur mariage. Pour ne pas t'imposer ma misère, je viens te faire mes adieux, chère petite sœur, car je pars ce soir.

La pauvre enfant avait écouté Fritz avec stupeur, sans avoir la force de jeter un cri de surprise et d'angoisse ; elle répéta seulement ces derniers mots d'une voix plaintive :

— Tu pars ce soir !

Et elle joignit les mains comme pour invoquer Dieu. Il y eut un moment d'affreux silence, pendant lequel on n'entendit que les sanglots étouffés de Marguerite et la respiration entrecoupée de Fritz.

La jeune fille reprit enfin un peu de force sinon de sang-froid.

— Et de quel droit, demanda-elle amèrement, mon père exige-t-il un sacrifice qui doit faire notre malheur à tous deux ! Et tu l'as accepté, toi, Fritz ! Tu n'as donc pas songé à ta mère ?

— Ma mère, murmura le sabotier, oh ! je lui enverrai de l'argent ; et puis le vieux Gaspard ne t'empêchera plus de la visiter, une fois que je serai loin.

— Mais où iras-tu ? dit Marguerite d'une voix brève. Que feras-tu ?

Fritz baissa la tête sur sa poitrine.

pour éviter les regards de son amie, et d'un ton qu'il essaya de rendre insouciant :

— Je serai soldat !

— Toi, soldat !

Et Marguerite lui saisit le bras ; elle ne pouvait le croire.

— Soldat ! répéta-t-elle, c'est impossible ; tu veux me désespérer ! N'ai-je pas déjà assez de chagrin ? Est-ce un soldat qui peut venir en aide à sa mère et à son jeune frère ? Un soldat risque d'être mutilé ou tué ! Tu me trompes, Fritz : dis-moi que tu me trompes !

— Je me suis enrôlé hier.

— Et, tu disais que tu m'aimais ! s'écria la pauvre Marguerite en versant un torrent de larmes.

Le jeune homme effrayé lui prit les deux mains et les porta à ses lèvres.

— C'est parce que je t'aime sincèrement et que j'ai souci de ton bonheur plus que du mien que j'obéis à ton père. Plus je t'aime et plus il faut que je sois loin, bien loin, le jour où tu seras la femme d'un autre. J'en mourrais de douleur, vois-tu, ou je serais capable de tuer celui que ton père a choisi !

— Et moi, s'écria Marguerite avec exaltation, je te jure que j'aurai la force de résister à mon père, s'il veut violenter mon âme. Je lui serai humblement soumise, sur tout autre point, mais il ne doit pas me contraindre à prononcer des lèvres un serment de fidélité et d'amour que mon cœur démentirait. Mille fois plutôt retourner au couvent ! Mais, je t'en supplie, mon Fritz, avant de partir laisse-moi essayer encore de le fléchir. Au fond, il m'aime, et il ne s'entêtera peut-être pas à risquer le bonheur de toute ma vie sur un caprice.

— Hélas ! dit le fils de la venve avec un gros soupir, que ton père résiste ou cède à tes supplications, il n'en faudra pas moins que je parte ce soir : je ne m'apartiens plus !

Le visage de Marguerite s'assombrit davantage.

— Ne pouvais-tu, méchant, si tu voulais tenir la parole que mon père t'a arrachée, t'éloigner quelque temps du village, sans le faire soldat ?

— J'avais besoin de quarante florins, ma Gretty, répliqua le sabotier en soupirant.

Des larmes brillèrent dans les yeux de Marguerite, et restèrent suspendues à ses longs cils :

— Pour acheter des rubans et des roses, n'est-ce pas ? dit-elle avec un accent de doux reproche.

— Si je ne devais plus te revoir, ma mignonne, je voulais que le mai te parlât pour moi.

— Heureusement, reprit Gretty en haussant un peu les épaules, que tu folias n'est pas irréparable. Si mon père a pitié de notre amour, je fais bon marché de ton enrôlement et de ta pauvreté. Promets-moi donc de ne pas quitter le village, avant de connaître le résultat de la conversation que j'aurai tout à l'heure avec lui et qui décidera de notre avenir.

Fritz, tout en disant que cette tentative était vaine et puérile, laissa son cœur s'animer d'un vain espoir ; la crédulité est si naturelle aux amoureux ; ils pensent toujours que la violence de leur désir doit dissoudre les obstacles.

— J'y consens, répondit-il, mais comment saurai-je ?

— Ah ! voilà le difficile, repartit Marguerite, car mon père ne me laissera pas sortir.

— Et tu comprends bien qu'après avoir reçu mon congé, je ne puis, sous aucun prétexte, rentrer dans la tour de Gaspard Melzer.

La jeune fille réfléchit un instant.

— Oh ! si dame Catherine était à la maison, je ne serais pas embarrassée. Malheureusement, elle est allée au Valdburg, chez un fermier de mon père, pour toucher des quartiers échus, et elle ne reviendra que ce soir. Mais il me vient une idée : de ce cellier où nous causons, on entend distinctement tout ce qui se dit dans la salle à manger.

— Eh bien ?

— Eh bien ! prends cette clef et reste ici, ou plutôt va chercher Christly, qui jouait tout à l'heure sur la place avec ses camarades. Enferme-le dans le cellier ; il entendra la réponse de mon père, et vers midi, quand tu viendras le délivrer, tu sauras si tu dois partir ou rester.

— Et tu es sûre que personne n'entre jamais ici, n'est-ce pas ?

— Jamais, à moins que ce ne soit à l'heure des revenants.

— C'est que si le bonhomme Melzer

surprenait le pauvre enfant, il seyait capable de lui infliger une sévère correction.

— Ne crains rien, mon ami, je vais fermer, en m'en allant, la porte du couloir qui aboutit ici, et toi, de ton côté, tu fermeras, en sortant, celle qui donne sur la ruelle.

— Bon espoir, ma Grettly ! Je vais chercher mon frère, et Dieu veuille nous protéger !

— Bon espoir, mon Fritz ! J'ai comme un pressentiment que tu ne partiras pas.

Le jeune sabotier pressa encore sur ses lèvres, avec un douloureux serrement de cœur, les petites mains de Marguerite ; puis il sortit après s'être bien assuré que la ruelle était déserte, et il alla rejoindre Christly, qui fut enchanté d'apprendre que son grand frère allait le charger d'une mission de confiance.

Dès que l'enfant se fut glissé lestement dans le cellier, Fritz ferma soigneusement la porte, mit la clef dans sa poche et remonta vers la place. Il avait à peine fait vingt pas, qu'il aperçut, venant vers lui, le vieux Melzer et le bourgmestre, qui tous deux paraissaient en proie à la plus violente agitation. Fritz le salua poliment et s'effaça le long de la muraille pour les laisser passer, mais ni l'un ni l'autre ne daigna lui rendre son salut. Derrière eux marchait à distance respectueuse le garde champêtre, qui festonnait de temps en temps quelques zig-zags pour égayer sa route, et derrière lui accourait la foule des curieux qui, comme une marée vivante, eût bientôt inondé la place.

— Bonjour, ami Fritz, dit le garde en passant.

— Bonjour, père Kurthil, répondit le jeune sabotier, vous êtes plus poli que notre bourgmestre, vous.

— Eh bien ! repartit le vieux soldat sans s'arrêter, où est le mal ?

Et avant hier, dans la forêt, pensa Fritz, le vieux Gaspard était moins fier qu'aujourd'hui. Je suis sûr, d'avance que Grettly n'obtiendra rien de ce vieillard entêté, et que Christly perdra son temps dans le cellier. Je regrette bien de l'avoir dérangé. Il jouait de si bon cœur ! Si le bonhomme n'était pas là,

j'irais sur le champ rendre la liberté à ce pauvre petit.

Tout en gagnant son logis, Fritz se félicitait de plus en plus de s'être enrôlé ; mais en même temps il songea à sa mère, aux justes reproches qu'elle était en droit de lui adresser, aux larmes qu'elle allait verser, car il se sentait bien coupable envers elle. Un instant, il eut la pensée de partir sans la revoir et de ne lui écrire que lorsqu'il serait arrivé à sa destination.

Peut-être se fût-il arrêté à ce projet, s'il n'eût aperçu la Marannelé, qui venait à sa rencontre, et qui lui souriait de loin. Alors il courut vers elle, la serra sur son cœur, et l'entraîna dans la cabane.

#### LE SOMMEIL FORCÉ.

La Marannelé se dégagea doucement des bras de son fils, et le menaçant du doigt en souriant, comme les mères seules savent sourire :

— Fritz ! Fritz ! lui dit-elle, voilà des caresses qui me semblent de mauvais augure. Quand tu étais enfant, c'est ainsi que tu m'embrassais, lorsque tu avais quelque faute à m'avouer. Grand fou ! continua-t-elle en haussant les épaules, as-tu donc peur que je te gronde, parce que, depuis plus de deux heures, le déjeuner t'attend ? Je n'en mangerai que de meilleur appétit. D'ailleurs, ce n'est pas tous les jours fête, n'est-ce pas, garçon ?

— C'est vrai, ma mère, répondit Fritz en détournant la tête pour cacher l'émotion que ces simples paroles avaient produit en lui.

La Marannelé croyait aux pressentiments, et néanmoins elle ne prévoyait pas le malheur qui la menaçait comme un sinistre oiseau de nuit rôdant autour d'elle. Jamais elle n'avait été plus gaie, et Fritz se sentait le cœur navré en songeant que, d'un seul mot, il allait changer en larmes ce sourire qui venait si rarement aux lèvres de sa mère. Il approcha silencieusement son escabeau de la table, et la veuve alla s'asseoir en face de lui. Tout en traçant, avec la pointe de son couteau une croix sur l'envers du pain avant de l'entamer,

elle se pencha vers la porte qui était ouverte et appela Christly. Comme l'enfant ne répondait pas :

— Où donc est ton frère ? demanda-t-elle à Fritz.

— Ne vous inquiétez pas de lui, ma mère, répondit-il en versant à boire pour se donner une contenance ; il joue là-bas... sur la place... avec ses camarades.

— Oh ! oui, reprit la Marannelé toujours souriante, c'était ce matin la quête des œufs. Je comprends que la famine le presse pas. Eh bien ! nous lui garderons sa part.

— Et moi, dit Fritz avec un violent effort, je profiterai de ce que nous sommes seuls pour causer avec vous de choses sérieuses, ma bonne mère ?

— De choses sérieuses, Fritz ?

— J'ai à vous faire un aveu qui me coûte beaucoup ; mais quoique j'aie le cœur déchiré, quoique je sache que je vais vous faire bien de la peine, je ne puis tarder plus longtemps à vous dire ce secret qui m'étouffe.

La veuve étonnée, releva la tête et attachait son regard pénétrant sur les yeux de son fils, comme si elle eût voulu d'avance lire dans sa pensée.

— Je t'écoute, répondit-elle.

— Ma mère, dit Fritz, je vais quitter le pays.

Et sa tête retomba sur sa poitrine ; il s'attendait à un cri de douleur, à des reproches, à des sanglots. La Marannelé tendit la main à son fils :

— Mon ami, c'est une bonne et sage résolution que Dieu t'a inspirée là ! c'est ton salut. J'y avais déjà pensé. Un prompt départ peut seul nous préserver de tous les chagrins que je prévois, car ton amour pour Gretty devait tourner à mal. C'est une rude épreuve que d'abandonner le sol natal, où tout vous connaît, vous aide ou vous sourit, depuis le bûcheron qui abat le chêne jusqu'au poisson qui niche dans ses hautes branches ! C'est dur de gagner son pain au hasard en pays étranger ; mais quand on a la conscience d'avoir fait son devoir, quand on n'est pas obligé de mendier son bonheur à un parvenu qui vous méprise, l'âme reste fière et sereine, et le bras ne chôme pas lâchement devant le travail.

Le jeune sabotier croyait rêver en entendant cette approbation calme et austère.

— Tu partiras donc quand tu voudras mon enfant, continua la veuve.

Ainsi cette mère qui l'adorait, qui s'inquiétait de lui comme d'un petit enfant, acceptait avec une sorte de joie une séparation qui eût dû lui saigner le cœur.

(A continuer.)

## LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement : un an \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *franco* : A M. H. HÉBERT, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements :—

M. Z. Chapeleau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. I. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chaput, L'Assomption.

M. L. A. Derome, Joliette.

M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinongé.

M. Jos. Ostigny, Chambly.

N. B.—M. H. Filteau de cette ville, est autorisé à recevoir les abonnements du "Feuilleton" et à en faire la collection.

H. HÉBERT, IMPRIMEUR-GÉRANT.